

CP Saint-Merry- ATELIER « Fondamentaux de la foi »
MICHEL DE CERTEAU- dimanche 29 mai 2016
Animé par Jean-François Petit

Comment la lecture de Michel de Certeau résonne dans nos propres vies ? Ne faut-il pas passer par un « regard certalien » sur nos façons de lire ? Passionnant chapitre 12 de *L'invention du quotidien ...*

Chapitre XII – Lire, un braconnage

Ce chapitre 12 de *L'invention du quotidien* porte en effet sur la lecture : « *Lire, un braconnage* », ou : comment établir des cohérences plurielles, notamment par la notion certalienne de « braconnage » ? Plein d'enjeux dans ce chapitre ! Pas seulement pour la lecture des textes fondamentaux en Eglise, mais surtout pour l'intérêt des analyses : du contextuel, du fondamental à toutes les pages !

De Certeau met ici en place une analyse de la situation, introduite de deux façons.

« Un braconnage » c'est un mot référé entre autres aux approches de Lévi-Strauss mais attention ! De Certeau n'est pas un « structuraliste », à la limite il serait plutôt proche de l'herméneutique, sur un mode différent de celui de Paul Ricœur... Que de mécompréhensions possibles de sa propre perspective !

À noter la citation introductive de Lyotard : « *Arrêter le sens des mots, voilà ce que veut la terreur* » (*Rudiments païens*). Tout est dit : le « père » de la postmodernité voulait proposer une nouvelle expression religieuse, moins un athéisme qu'une nouvelle forme de paganisme. Selon ce dernier, le monde postmoderne serait marqué par une multiplicité de liens, de lieux, de tractations entre « petits dieux » plutôt que « grands récits » (chrétien, communisme, libéral, etc...). De ce fait, toute prétention monologique à la vérité est jugée potentiellement dangereuse et totalitaire. Cette apologie de la polysémie – on n'arrête pas le sens des mots – rejoint de Certeau mais le jésuite en subvertit l'intention

Ce chapitre marque essentiellement un « moment » dans l'analyse culturelle, liée aux enquêtes et recherches menées en réponse à une commande du Ministère de la culture de l'époque. Il est dans une optique « correctrice » vis-à-vis d'une représentation élitiste de la culture. De Certeau n'en veut à personne. Mais il récuse les simplismes sur le sujet.

De fait, il met en cause des analyses dominantes sur la culture : la représentation des années 70 tient à l'idée que seule une élite aurait accès à la culture artistique. Mais avec l'explosion de la société de consommation, les productions culturelles deviennent des produits de consommation courants. L'analyse économiste est réductrice, il faut aller jusqu'à dénoncer le mythe de la consommation culturelle. Bref, De Certeau, ce n'est ni Bourdieu, ni Lefebvre ! La conclusion tombera page 255 : « *les gens ne sont pas idiots* ». Mêmes conclusions du dialogue musclé à fronts renversés (affaire à suivre l'année prochaine !) dans *Le christianisme éclaté* avec Jean-Marie Domenach.

Certes, à l'époque et encore pour certains aujourd'hui, les analyses de Baudrillard sur la « société du spectacle » (ou la publicité) continuent à faire référence. Mais elles nous insèrent dans une forme réductrice de compréhension (cf discussion avec des responsables actuels du centre Pompidou) : en fait, les gens ont des façons de s'approprier ce qu'on leur présente : ici émerge l'image du renard, capable de ruse, associé à la « métis » grecque dont il était question dans un chapitre antérieur.

Michel de Certeau paraît obligé de passer par une analyse assez érudite de l'écriture pour dégager ce que c'est qu'écrire. Une théorie simpliste dirait que l'écriture c'est produire alors que lire ce serait

recevoir. En réalité, Michel de Certeau montre combien c'est plus beaucoup plus complexe qu'une vulgate de théorie de la communication

La lecture c'est toujours un déchiffrement des lettres, des espaces, du sens. Lire le sens dans l'espace est une opération complexe. Charles Péguy qui était aussi typographe l'avait parfaitement compris : il y a donc une opération spatiale, ainsi qu'une opération temporelle qu'on peut effectivement qualifier d'anticipation.

Pour arriver à cette compréhension haute, on ne peut faire l'économie de l'analyse des institutions qui l'ont promue, à commencer par l'Eglise : comment a été favorisée la pratique de la lecture (la lecture en langue locale, la lecture publique, la lecture privée, etc...). Y a-t-il désormais une homologie entre Eglise et médias, entre lecture et réception ? Les grandes cathédrales modernes sont-elles médiatiques ? La réponse de de Certeau serait sur ce point nuancée.

Qu'est-ce donc que lire, si ce n'est marcher, pérégriner devant un texte, avec de multiples itinéraires possibles ? La lecture modifie non seulement celui qui lit mais aussi son objet (cf Borgès). Lire, c'est construire de la lecture et du lecteur, combiner des fragments, et créer des usages dans des espaces de lecture : ici, dans ce groupe à St Merry, nous sommes en train d'en créer un !

Cette tentative de montrer la joie non seulement de lire, mais aussi d'écrire est particulièrement intéressante : qu'est-ce qu'être écrivain si ce n'est vivre une déportation de la joie de lire vers la joie et l'art d'écrire ? On travaille cela en littérature ou en philosophie dans l'étude des journaux intimes : on y découvre le plaisir d'aller jusqu'aux limites de ce qui peut être dit, d'entrer en poésie, voire dans une métaphysique existentielle des limites. Le chapitre de De Certeau donne à comprendre la possibilité de ces interprétations plurielles.

Face à cet ethos des années 70, à savoir le « rouleau compresseur » du structuralisme (avec et contre Michel Foucault) ou du marxisme (avec Henri Lefebvre ici plus qu'Althusser), De Certeau redonne de la souplesse, de la hauteur de vue, de la liberté... La lecture, certes, c'est toujours aussi une lutte entre exégètes, mais ce n'est pas en raison de monopoles d'interprétation que l'on ne peut pas faire le travail. La lecture renvoie aussi à des expériences sociales ; OK mais Michel de Certeau c'est « l'anti Bourdieu » : la « reproduction », où la transmission du capital symbolique et des usages se ferait de génération en génération, n'explique pas tout..

De fait, la lecture peut être pensée comme une opération codifiante. Le lecteur est aussi un producteur, il invente de la différence, de l'interaction, il recompose à sa façon, - y compris avec des erreurs manifestes d'interprétation (ainsi de grands auteurs ont été mal compris (ou compris autrement) mais cela fait partie de la réception ! Ex : Saint Augustin. Michel de Certeau est donc pour une circulation, une mise en évidence des jeux de langages (cf la philosophie du langage de Wittgenstein) mais il ne veut pas réduire la lecture à des jeux du langage. Il cite Roland Barthes : on peut courir à travers les sens, les mots... On ne peut pas non plus le cantonner du côté d'une critique sociopolitique à la Foucault mais il opère bien un « tango philosophique » avec lui. Foucault parle d'une société disciplinaire, y compris au sein de micro espaces, alors que De Certeau est plus subtil : certes des quadrillages mais des ruses, des braconnages, des détournements...

Son analyse très novatrice aura été à la fois entendue et incomprise. Elle va se développer dans des institutions comme le centre Pompidou. Mais en même temps il faut faire le constat que toutes les tentatives de nouvelles impulsions ont été marquées par des bifurcations.

Son credo de rentrer dans une intelligibilité des pratiques quotidiennes supposait un travail en équipe (le livre est écrit en partie avec Pierre Mayol, Luce Giard...). C'est une façon différente de pratiquer la quotidienneté. Fleur Courtois-l'Heureux, dans sa thèse, *Arts de la ruse, un tango philosophique avec Michel de Certeau* (2009), explique bien, à la suite du jésuite que les pratiques quotidiennes (et leur conceptualisation) ne peuvent pas être objet de savoir : ce qui se vit dans la quotidienneté n'est pas immédiatement formalisable. On ne peut pas opérer une critique distanciée

érudite, qui chercherait à « mettre la main » sur des pratiques, des représentations, des usages, des interprétations différenciées. Ex : si l'on faisait un sondage sur ce que les gens ont vu de la Nuit sacrée, on verrait une belle mosaïque !

L'analyse de De Certeau aide ainsi à éviter les « idées toutes faites », elle favorise un retour questionnant sur nos manières de penser. Certes, son livre opère un brouillage à la lecture : il nous met devant nos limites de faire ou de penser, tout ce qui échappe à des cases....

En somme, une « manière rusée de faire » est nécessaire face à une réalité elle-même rusée, imprévue, qui peut nous métamorphoser : c'est provoquer les changements dans nos façons de penser et de faire. Il y a en effet un côté perturbateur dans les analyses certaliennes, mais aussi une vraie noblesse : elles rendent effectives un certain nombre de pratiques, pour les désencastrer des « consciences éclairées » qui nous diraient « ce qu'il faut en penser », « ce qu'il faut croire (ou espérer) ». Une polyphonie de sens émerge ici. Quelle bénédiction !

Discussion

Qu : Ce texte a 40 ans. Est-ce que ça a changé ? Il y a eu deux ou trois mondes après (cf le livre de Daniel Pennac : « Comme un roman », cf aussi Ricoeur et son interprétation de la lecture de l'Écriture)...

R - En fait l'analyse de Ricoeur est plus « étroite » : elle amène vers une « communauté d'interprétation ». Pas sûr que cela ait fondamentalement changé aujourd'hui. Mais De Certeau est beaucoup plus large, notamment à cause de son travail sur la lecture des mystiques. Par rapport à la contemporanéité, il redonne une certaine conscience des possibles...Il y a chez lui une liberté assez manifeste, même si l'on est désormais beaucoup moins dans une culture monologique que dans les années 1970-80. Aujourd'hui on assiste à une grande dispersion des messages dans les supports de communication.

Question : d'une part, la place de l'écrivain, plutôt du normatif. D'un autre côté, la place du lecteur qui accepte ou pas, et ruse pour trouver son propre chemin. Est-il lui-même conscient de cette ruse ?

R : On constate à partir de De Certeau une forme d'éclatement : la ruse, c'est désormais aussi la condition du producteur : ainsi les publicitaires sont obligés de ruser pour se faire entendre... Mais il y a d'abord une sorte de confiance (heureuse !) chez de Certeau dans la capacité à dénouer des formes d'asservissement. Qui est producteur ? qui est lecteur ? C'est un autre problème ? La lecture est désormais aussi globalisée.

Question : Les ateliers d'écriture se sont multipliés. Les gens se révèlent eux-mêmes à travers ça, non ?

R : L'Eglise aussi a eu un rôle important ; elle a invité les gens à écrire, avec une pluralité des formes. Par exemple la revue « Promesses » animée par Xavier de Chalendar (1965-1974) menait dans ses colonnes des opérations de collage, de textes, d'images, des nuances très fortes de caractères, etc... Mais la pluralité actuelle ne génère-t-elle pas aussi du conformisme ? Les réseaux sociaux aussi : il y a des « majeurs » et des « mineurs » : ainsi on croit être dans l'originalité absolue, or, ce n'est pas du tout le cas. Internet, c'est une concentration, d'abord historiquement un réseau militaire, qui touche à la surveillance, avec la possibilité de tracer les gens. Et oui, nous laissons des traces partout ! Une communauté comme St Merry est plutôt du côté producteurs. On n'est pas dans une réception passive. On produit dans le désordre.... Les stratégies d'appropriation sont très variées (recyclage, création, irrigation... y sont légion). Ainsi, il faut se dire que la vie sociale et culturelle de Paris est

irriguée par des noyaux de production comme Saint-Merry, comme Beaubourg. Mais sont-ils réellement et intelligemment connectés ?

Q : *L'Education Nationale pose le problème de tous ces jeunes « qui ne se sentent pas capables ». Or ce que dit de Certeau, c'est que les gens sont capables. Ne l'a-t-on pas vu en Seine-St-Denis où des enfants étaient persuadés qu'ils étaient nuls au point d'en perdre la parole ?*

R : Attention aujourd'hui à nos référentiels de formation actuels ! Une « culture de projet » est difficile pour certains : elle peut générer même paradoxalement une culture de l'échec car certains sont incapables de se projeter. On peut faire état d'une expérience à partir des principes Montessori sur la dynamique des enfants et de leur créativité : des enfants de la maternelle « en retard » se sont retrouvés « en avance » à la fin des trois ans. En passant dans le circuit classique, ils ont gardé leur curiosité et se sont bien adaptés. On a les mêmes résultats dans l'expérience d'Agnes Charlemagne avec des ados. Donc : attention aux stéréotypes !

Même des jeunes gavés de RFM sont créateurs : ils ne prennent pas tout pour argent comptant ! Il suffit de leur donner les moyens d'avoir un repérage et un éclairage minimum sur leur quotidien. Faire une démarche un peu réflexive sur leurs pratiques créer du dynamisme, une reprise, une démarche humanisante. On rejoint la maïeutique socratique (cf chez De Certeau les références à Vernant, Detienne, Foucault...)

Le problème vient du compartimentage en Occident entre *le mythe* et *le logos*. Le mythe connoté comme fabuleux, irrationnel, ouvre en fait une dimension symbolique ; le logos ouvrirait sur le rationnel, mais il peut être prisonnier de sa logique. De Certeau (et d'autres aussi) s'élèvent contre ce monolinguisme culturel... Ils voient un espace à récupérer dans la dimension symbolique aujourd'hui. Comment aujourd'hui invite-t-on à la symbolisation ? Fred Poché, philosophe d'Angers, pense que la difficulté de la société contemporaine, c'est d'abord la difficulté à symboliser. Il faudrait reprendre la constitution des cultures populaires, ouvrières, militantes : même en grande reconfiguration actuellement, elles n'ont pas disparu, elles se repositionnent autrement. Les difficultés sociales que nous traversons sont liées à des transformations et mutations globales et à cette désymbolisation.

Or « l'invention de la quotidienneté » se fait au travers toutes ces mobilisations auxquelles il faut être attentif. D'un point de vue de la sociologie politique, on est ces derniers jours de grève dans une « conjoncture fluide », où tout peut arriver, dans un contexte en fait complexe. En dehors de mobilisations locales, l'Eglise paraît de son côté un peu absente de ce changement sociétal lourd, enfermée dans des questions comme celle de la liturgie (cf traduction du missel en français...)

Question : *Qui sont « les nouveaux chercheurs spirituels » ? On vient de sortir un « Document épiscopal » sur le sujet qui invite à ne pas les considérer comme des membres de sectes, mais découvrir leurs valeurs, y compris chrétiennes (cf Les nouveaux aventuriers de Dieu, de J F Barbier-Bouvet)....*

R : Ce périodique exprime la position de la frange intellectuelle et cultivée de l'épiscopat un peu militante au milieu d'un « vide abyssal » préoccupant. C'est notamment Mgr Benoît-Gonin qui anime cette réflexion.

Q : *Comment parler aux chrétiens attirés par le bouddhisme ?*

R L'épiscopat français globalement ne s'intéresse pas assez sur le fond et en continu au dialogue interreligieux. Il y a en ce moment une pression médiatique forte pour qu'on le prenne en charge. Le « Forum 104 » travaille lui en continu sur ces sujets depuis longtemps. Mais ne constate-t-on pas un rétrécissement, une rétractation de l'Eglise sur un socle dur ? Les opérations de recentrage, de

repositionnement ne sont pas simples à opérer en fait. Pourquoi ? Certains veulent « protéger » ceux qui sont encore là, dans une stratégie de « minoritaires ». Or d'autres ont bousculé cette orientations. Et certains sont pris « à contre-pied » avec le pape actuel. Comment ouvrir alors un vrai dialogue sur ces questions ? Ce qui va être important pour l'Eglise de France, c'est la visite du pape à Marseille - qui semble actée : pourra-t-elle permettre de trouver des énergies nouvelles ?

Le « jeu » est plus ouvert qu'on veut bien le dire : une Nuit sacrée, 2000 personnes présentes ! Mais à condition -1) qu'on l'autorise 2) qu'on l'expérimente - 3) qu'on l'évalue pour ne pas passer pas tout de suite à autre chose.

1) qui « autorise » ? Sortons d'une image hiérarchique de l'Eglise alors que le Pape veut justement valoriser la place des laïcs dans l'Eglise ! Que chacun prend sa mission à bras le corps

2) Reconnaissons que certaines choses sont périmées, un peu datées. Ok. Mais une façon de neutraliser Michel de Certeau, c'est dire : « c'est bien mais c'était les années 70 ». Comme d'autres aujourd'hui : « le dialogue interreligieux c'est bien, mais les années 70 ». On fait alors une analyse érudite des textes du concile comme *Nostra Aetate* pour expliquer que « ça ne marche pas ». Or regarder des gens comme Henri de la Hougue, qui, prenant le relais de Claude Geffré et autres, montre que déjà restituer la polyphonie des approches de la vérité qui existent dans l'Evangile, cela demande beaucoup de travail et ce serait très profitable pour tous d'en prendre conscience !

On est désormais dans des communautés liées par des « leaders d'opinion ». Ces communautés sont des « niches » alors qu'il faudrait faire des ponts. Une soirée comme la Nuit Sacrée fait des ponts ! On peut éviter que « Coexister » se referme sur ses propres objectifs, pour que des relais de belles expériences plus anciennes soient pris. Certains en effet sont engagés depuis longtemps dans le dialogue interreligieux. Ils souffrent de voir que d'autres prennent le relais sans même tirer parti de leur expérience. Certes, ils sont aussi dans la dépossession, et il y a des expériences qu'il faut capitaliser. De fait, il y a plusieurs façons dans le dialogue interreligieux. On peut maintenir plusieurs façons de faire : (cf Tibirhine : il n'y a pas que la voie spirituelle, il y a aussi la voie culturelle, la voie théologique, etc...)

Question : La grande peur à la Nuit sacrée c'était les extrémistes musulmans. Eh bien non, ce sont des extrémistes chrétiens qui sont venus. Donc un des problèmes est chez nous. À la Nuit sacrée des gens ont très choqués de savoir que ce sont des chrétiens qui ainsi perturbaient cette soirée. Comment expliquer cela ?

Réponse : Il y quelque chose de fantasmatique dans la peur des musulmans. Le problème est chez nous mais le dialogue interreligieux ne dissimulerait-il pas aussi les problèmes du dialogue entre chrétiens ? Ce dialogue entre nous est peut-être encore plus difficile qu'un dialogue avec l'extérieur. Il n'y a pas de structure de dialogue « intercatholique ». C'est la question du mode de dialogue intraecclésial : il y aurait besoin de renouveler les formes. Certes il y a eu des expériences synodales etc... mais on est un peu prisonnier d'un imaginaire. La question d'une opinion publique dans l'Eglise (*sens commun des fidèles*) est elle résolue ? En terme canonique c'est déjà très compliqué. En plus, dès qu'on exprime une opinion divergente, on vous accusera facilement de mettre en cause la communion. Mais que serait une Eglise vraiment synodale, y compris à Paris ?

**Prochaine réunion le 12 juin 10h
Chapitre XIII - Crédibilités politiques**